

46



# AMÉRIQUE

## INDIGÈNES DU BRÉSIL ET DU PARAGUAY.

### LE BOTOQUE. — LE BAGAGE D'UNE FAMILLE DE NOMADES.

1			2
3		4	5
6	7	8	9
10	11		12
13	14	15	16

Le rameau Brasilio-Guaranien des populations américaines observées par les anthropologistes comprend les naturels de la grande plaine qui, du versant oriental des Andes Péruviennes, s'étend jusqu'à l'océan Atlantique; les deux grands fleuves de ces contrées sont l'Orénoque et celui des Amazones. Ces peuples s'éloignent du type général américain et semblent former l'intermédiaire entre les races jaunes ou mongoliques du continent de l'Asie et celles de l'Océanie.

Ce rameau est divisé en trois familles : celle des Guaranis, celle des Caraïbes ou Caribes, et celle des Botocudos.

Les Botocudos, semblables aux Peaux-Rouges du nord, sont encore de ces chasseurs primitifs vivant des productions naturelles; hommes et femmes vont entièrement nus; leur existence est nomade; la plupart du temps, ils ne se construisent même pas un abri. Chez les Guaranis seuls, on a trouvé des habitudes de culture; ceux-là s'abritent, en général, sous des huttes.

La famille des Botocudos est constituée par une population de coloration moins foncée que celle des Guaranis; leur peau est jaune, tirant sur le blanc; leurs pommettes sont aussi plus saillantes; nez court, gros, un peu déprimé, chez quelques-uns à larges narines; yeux noirs et vifs, très relevés vers l'angle externe; joues grandes et quelquefois un peu aplaties; barbe rare; cheveux durs, épais, noirs comme du charbon; ensemble rappelant le facies mongolique. Ils sont de taille médiocre, robustes et bien proportionnés, tout en ayant cependant des jambes menues auxquelles ils semblent attacher une idée de beauté, à ce point qu'ils serrent avec des liens celles de leurs enfants; c'est même leur faire injure que de leur dire qu'ils ont de grosses jambes, et aussi de grands yeux. Leurs pieds sont petits et bien faits comme leur main. Leur musculature est bien marquée. L'ornement bizarre que ces gens portent aux oreilles et à la lèvre inférieure leur a valu de la part de leurs compatriotes le nom d'Aymares ou Aymorès, du mot *emburé*, nom indien du *barrigudo* ou *bombax ventricosa* dont est fait cet ornement. Ils s'appellent eux-mêmes Cracmun et Endgerekmoung. Les Portugais les ont désignés par le nom dans leur langue du tampon de barrique, de la bonde du tonneau : *batoque* ou *botoque*, que rappelle en effet l'ornement circulaire de si étrange physionomie que les Botocudos portent aux oreilles



et à la lèvre. Ces peuplades, aussi rebelles à la civilisation que les Sioux, vivent dans les forêts vierges du Brésil, entre le Rio-Doce et le Rio-Pardo.

L'ornement de la lèvre, la *barbote* ou le *botoque*, est un des ornements caractéristiques des nations américaines. Les Tupiaes ou Tupis, et tous ceux de même origine, Tupinambas, Tupiniquins, Topinamboux, anciens vainqueurs des Tapuyas, ancêtres directs des Botocudos, que l'on retrouve aujourd'hui parmi les Guaranis, avaient des parures de même sorte et pour lesquelles leur lèvre était également percée dès l'enfance; on y voyait un os blanc comme de l'ivoire, sortant d'un pouce ou deux. Quand l'homme était formé, c'était une pierre de jade vert maintenue par une cheville; à ses joues fendues, il portait le même ornement. Les premiers explorateurs qui rencontrèrent des Tupinambas leur virent jusqu'à sept pierres enchassées ainsi en diverses parties du visage. Les plumes brillantes traversant les joues et la lèvre inférieure ont également joué leur rôle dans ce genre de parure, pour laquelle Choris a encore signalé, chez les Cayabavas et les Guaycourous, dans la partie sud du Brésil, l'emploi d'une résine brillante et celui de l'or. Le plus hideux des ornements de cette sorte est celui des Gamelas; il consiste dans une coloquinte creuse où peuvent être déposés les aliments; il serait encore en usage dans les solitudes du Mato-Grosso. Bernardino de Sahagun, le plus véridique des auteurs qui ont écrit sur le Mexique, dit que les grands seigneurs mexicains introduisaient dans leur lèvre percée, les uns un ornement en or, les autres un morceau de cristal qui, étant traversé par une petite plume bleue, avait l'apparence d'un saphir. En somme, ce genre de parure devient de plus en plus rare, et il faut remonter à une quarantaine d'années pour trouver l'exemple d'un chef, un *capitão*, selon l'expression portugaise retenue par les indigènes, avec le *houma* à l'oreille, et le *gnimato* de la lèvre, d'un diamètre aussi considérable que celui que l'on voit, par exemple, à notre n° 9. Ces pièces étranges ne mesurent pas moins de quatre pouces quatre lignes de diamètre sur une épaisseur de dix-huit lignes (pied anglais). Inutile de dire que le Botocudo se montrait très fier de cet ornement. Il regardait avec mépris ceux qui n'en avaient pas. Le bois du barrigudo, dans lequel se taille la barbote ou le botoque, est plus léger que le liège et fort blanc; il acquiert cette teinte lorsque sa sève s'évapore par suite du séchage au feu. Le botoque se place et se retire à volonté; une des conséquences les plus hideuses de son usage, c'est qu'à la longue le lobe de l'oreille ou la lèvre se déchirent. L'aspect de la bouche devient alors horrible, jusqu'à ce qu'on ait recousu les deux bords de la lèvre au moyen d'une liane fort menue de *cipo*.

Les individus des deux sexes ont les oreilles et la lèvre inférieure percées. Cette opération se fait à l'âge de sept ou huit ans; c'est le père de l'enfant qui en fixe le jour. On tire à cet effet le lobe de l'oreille et la lèvre inférieure, on y fait une ouverture avec un morceau de bois dur et pointu. La première est petite, et l'on élargit le trou avec des morceaux de bois de forme cylindrique, successivement de plus en plus gros. L'extension de cette ouverture est si extrême que la déchirure est générale chez les personnes avancées en âge. Le choc continu du tube passé dans la lèvre contre les dents de la mâchoire inférieure fait que toutes celles du milieu sont rejetées en dedans; elles se déforment, ou tombent avant l'âge. Le botoque porté par les femmes est un peu plus petit et quelque peu moins hideux que celui des hommes. Dans les espèces de combats singuliers qui se livrent parfois entre des hommes de clans différents, où l'arme employée est une grande gaule, et où les femmes prennent part exclusivement les unes contre les autres, en poussant des cris et des hurlements, se saisissant par les cheveux, s'égratignant avec les ongles, se frappant à coups de poing, elles cherchent surtout à s'arracher leurs botoques; le champ de bataille en est semé.

Les Botocudos, qui n'aiment point qu'on les appelle de ce nom, coupent leurs cheveux bien au-dessus de l'oreille, de manière à en faire une espèce de couronne ayant figure de calotte. Nous reviendrons sur les peintures dont ils couvrent souvent leur peau toujours abondamment huilée. Les hommes et les femmes sont entièrement nus, comme on l'a vu. Le Botocudo protège ses parties sexuelles avec une espèce de gaine faite de la feuille de l'issara (voir n° 16, et le document isolé, n° 12); en langue du pays c'est le *giucann*; en portugais *tacanhoba* ou *tacanioba*.

L'objet le plus précieux pour un Botocudo, c'est le couteau, la lame de fer très tranchante, toujours bien aiguisée et souvent réduite à une très petite dimension. Il suspend ce couteau à son cou, ou le porte derrière les épaules, ce qui est, d'ailleurs, l'usage de toutes les tribus de la côte orientale. Ce n'est souvent qu'un morceau





AMERIQUE

AMERICA

AMERICA



IMP FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

Brandin lith.



de fer rendu très tranchant à force de l'aiguiser. Si le couteau lui a été donné avec un manche, l'Indien lui substitue deux morceaux de bois serrés fortement avec une ficelle, entre lesquels la lame est placée (exemple n° 5). Les femmes aiment beaucoup les ornements, surtout les chapelets, les mouchoirs rouges, les petits miroirs. Elles ne seraient pas laides sans leurs affreux botoques. Néanmoins comme les leurs sont de dimensions moins exagérées, elles ont leurs dents blanches bien rangées et leur botoque, plus léger à la lèvre, conserve plus facilement l'allure de cette parure, telle qu'on la voit chez l'Indien jeune où elle se relève fièrement et d'une manière horizontale, tandis que, chez les vieillards, la lèvre s'affaisse d'une façon hideuse. Les femmes sont souvent couvertes des cicatrices que leur vaut la brutalité de leur mari.

Lorsqu'une troupe de Botocudos se met en voyage, l'homme marche en avant, portant les armes : l'arc, d'un bois résistant, appelé *bigonia*, et les flèches de guerre et de chasse, trop longues pour être disposées dans un carquois. La femme vient ensuite; c'est toujours elle qui est chargée des enfants, et elle les porte sur son dos tant qu'ils sont trop jeunes pour la marche. Ce n'est pas le seul fardeau qui lui incombe. Elle porte, en outre, réunis dans un filet tressé avec les fils de l'embira, tous les ustensiles, toute la richesse de la famille. La nomenclature des objets contenus dans ce sac de ficelle, disposé sur les épaules comme une espèce de manne, suffit à elle seule pour indiquer l'existence nomade de ces peuplades. On y trouve de grosses boules de cire recueillies dans les bois; du miel sauvage, non consommé au pied de l'arbre qui l'a fourni. Le briquet, *nom-nan*, est composé de deux morceaux de bois pour faire le feu et de masses d'étope pour l'entretenir; les deux morceaux de bois d'essence différente sont dans ces localités, le *gamalera* (figuier) et l'*imbabua baum* (cécropia). Près des roseaux effilés pour armer les flèches est la provision de *tucum* pour renouveler la corde de l'arc; puis, c'est la marmite de terre grise cuite au feu; les *kekrock*, courges évidées, ou bien tuyaux de jonc formant des espèces de gobelets de trois ou quatre pieds de longs, tirés avec un certain art du tagnarassou et qui doivent contenir la provision d'eau pour les haltes; le porte-voix, le *countchoun cocann*, fait avec l'enveloppe de la queue du grand tatou; la hache de fer, d'importation européenne, avec le *caratou*, la hache de pierre tranchante que conservent encore ces primitifs, concurremment avec l'autre; la pierre dure pour casser les cocos, et l'instrument complémentaire, l'*ororo*, ciseau concave fait d'un os d'once ou de gros chat coupé obliquement, servant pour enlever l'amande de la noix du cocotier (voir n° 3). A côté du bois pour faire les rondelles du botoque, on trouve encore de l'écorce de l'*urucu*, des fruits du *genipaba*, procurant les teintures pour le corps, le premier le rouge jaunâtre extrêmement vif, le second le noir azuré qui ne reste pas moins de quatorze jours imprimé sur la peau. Les colliers de dents humaines se mêlent là aux longs chapelets de noyaux de fruits ou de baies noires à l'usage des femmes et des enfants, et à ceux de graines sauvages entremêlées des dents du singe ou de bêtes féroces. On fait de ces chapelets soit des colliers, soit une espèce de bandeau pour ceindre la tête. Il y a toujours dans ce sac si abondamment garni, quelques haillons d'Europe dont on ne fait guère usage, tout en les conservant précieusement. Souvent la femme maintient cette lourde charge sur son dos au moyen d'une courroie qui lui passe sur le front. La famille Botocudo, traversant à gué un cours d'eau est ici représentée par le groupe n° 16. Ces misérables, quoiqu'ils s'en défendent, sont, ou du moins ont été, anthropophages. Le n° 8 est un de ces tristes trophées que l'on tirait de l'ennemi mis à mort, insulté jusqu'après son trépas par une parure ironique faite de plumes et de cordelettes. La tête de l'immolé, dont on enlevait la cervelle, était réservée; les dents étaient arrachées, le nez mutilé, l'orbite des yeux vidée; un cordon entrant par les oreilles et sortant par la bouche servait à la suspension, et on laissait aussi pour le même usage une mèche de la chevelure rasée; le tapuya l'attachait à sa ceinture. On abandonnait ces têtes desséchées aux enfants qui s'en faisaient des jouets.

Les Guaranis, établis sur les limites de la Plata, dans le Paraguay et le Brésil, se montrent plus accessibles à la civilisation que les Botocudos. Leur taille est également médiocre, mais leurs formes sont, en général, plus arrondies, sans saillie des muscles; leur peau jaunâtre est mélangée de rouge clair. Ce type est répandu jusque dans les Guyanes. Les anciens Caraïbes, aujourd'hui presque éteints, et considérés comme fort proches des Guaranis, en différaient par la taille. Les peuples de cette origine sont, selon de Humboldt, les hommes les plus robustes et les plus grands du globe après les Patagons.

Les documents fragmentaires n° 1, 2, 4, 11, 13, 14 et 15, qui complètent notre planche proviennent des Camacans-



Mongoyos et des Puris, ayant les uns et les autres le caractère de sous-races des Tapuyas, ancêtres directs des Botocudos, et de leurs ennemis héréditaires, jadis leurs vainqueurs, les Tupis, compris dans la famille Guaranie. On reconnaît de loin les Camacans, qui habitent les confins du Minas, à leur longue chevelure; hommes et femmes la laissent flotter sur leurs épaules. Ces Camacans sont les restes d'une nation guerrière et puissante qui, de nomade qu'elle fut, est devenue sédentaire et se livre à l'agriculture en même temps qu'aux travaux qu'exige la vie des forêts. Les femmes y filent le coton avec une habileté extrême; elles ont pour vêtement un court tablier (exemples n<sup>os</sup> 1 et 13). Les hommes portent le *tacanhoba* des Botocudos (n<sup>o</sup> 12), ils l'appellent *kyranayka*; bonnet de plumes. Le *charo* (n<sup>o</sup> 14), qui forme une espèce de couronne dont les chefs camacans se parent encore aux jours de fête, montre combien ces gens sont industriels; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre que l'on ait recueillis sur les bords de l'Amazonie. Le *charo* ou *scharo* se compose d'une espèce de réseau en fils de laine auquel sont attachées des plumes de perroquet; les unes sont vertes, les autres rouges, et elles forment une couronne du haut de laquelle sortent deux plumes de queue de *juru*. On voit cette couronne par derrière, n<sup>o</sup> 11. Les Camacans se mettent encore des plumes dans les oreilles. Notre n<sup>o</sup> 15 est une courge fixée à un manche de bois et contenant des petites pierres; cet instrument qui, lorsqu'on l'agite, produit un bruit sourd et confus et qu'on appelle *kechiceh*, sert à la danse, à laquelle les Camacans des deux sexes prennent part. L'ouverture que ces indigènes se font quelquefois dans les oreilles n'excède pas la grosseur d'un pois.

Les Puris, dont le nom signifierait brigands, vivent dans les solitudes de Minas-Geraes. Le pays abonde en bêtes féroces et on attribue aux précautions nécessitées par le voisinage l'habitude qu'ils ont de coucher dans des hamacs suspendus aux arbres, près d'un feu placé au-dessous et qui ne s'éteint pas. Le hamac des Puris, fait avec l'*embira*, écorce filamenteuse d'une espèce de *cecropia*, est suspendu à deux troncs d'arbre et surmonté d'une perche placée en travers, assurée au moyen de liens faits avec l'arbuste rampant, le *cipo*. On étend contre cette perche de grandes feuilles de cocotier, en une direction oblique, du côté d'où vient le vent. Ces feuilles sont garnies en dessous de feuilles d'*eliconia* ou de *pattioba*, et, dans le voisinage des plantations, de feuilles de bananier. Cet ensemble forme une espèce de hutte de verdure ouverte que les naturels appelle *cuari*. L'homme reste indolument étendu dans son hamac, tandis que la femme a soin du feu placé à terre, y faisant griller quelque morceau de viande enfilé sur une broche de bois. Le feu, appelé *poté*, ne s'éteignant jamais, n'est pas seulement une précaution pour la nuit contre les bêtes féroces; il est de première nécessité chez ces Indiens qui sont sans vêtements. (Il en était du moins ainsi dans les premières années de ce siècle.) Chez les *Goaytacas*, dans le voisinage de San-Pedro-dos-Indios, on trouve, dans les coins des huttes, des hamacs où couche toute la famille.

#### Documents d'après Ferrario.

Voir pour le texte : Encyclopédie d'histoire naturelle, par le D<sup>r</sup> Chenu : Les races humaines. — Le costume ancien et moderne, par Ferrario. — Le Brésil, par M. Ferdinand Denis. — Les provinces unies du Rio de la Plata, par M. César Famin; *Univers pittoresque*. — Reise nach Brasilien, par le prince Maximilien de Wied-Neuwied. — Noticias curiosas do Brasil, par le Jésuite Vasconcellos. — Voyage pittoresque au Brésil, par Debret.